



PODCAST ÉPISODE 12 SAISON 2

Le temps des femmes (1) – Lettre à Sénèque

Il y a quelque chose d'apaisant dans les livres des philosophes illustres. La certitude d'un réconfort. Un dépaysement consolateur. Comme si le doux parfum de leur tranquillité parvenait jusqu'à nous à travers leurs textes. Non qu'ils apportent des remèdes aux souffrances existentielles comme on le raconte souvent pour vendre de la sagesse.

Mais ils créent de beaux problèmes. Des problèmes privilégiés, séduisants. Des problèmes dans lesquels on peut se plaire à oublier la violence d'en-bas. Les philosophes formulent les errances de la condition humaine de telle sorte qu'ils puissent s'en excepter. Grâce à leur sagesse, à leur maîtrise. Et c'est un service tout à fait utile qu'ils nous rendent : nous avons besoin de divertir nos esprits ! L'histoire de la philosophie nous offre une réserve infinie de plaisirs spéculatifs tout à fait récréatifs et stimulants. Ils nous donnent l'impression que leurs problèmes sont les nôtres.

Il reste que comme vous le savez si vous suivez Simone et les philosophes, le désir de comprendre un peu mieux qu'auparavant, m'écarte parfois sérieusement de leurs propos.

Alors, j'espère que vous ne m'en voudrez pas trop, mais **dans ce douzième épisode de la saison 2 de ce podcast, je vais adresser une réponse critique à l'un des épisodes les plus écoutés de la première saison.** Contrairement à ce qu'il serait d'usage de faire ! **Il s'agit de l'épisode intitulé : « La vie est-elle assez longue ? La réponse de Sénèque. »** Puisque Sénèque lui-même nous invitait à dialoguer avec les philosophes à travers les siècles, j'ai eu envie de le prendre au mot. Et de lui dire en quoi **mon rapport au temps n'est pas soluble par son diagnostic et ses préconisations. En raison du fait que la féminité s'inculque dans une violence temporelle** que



Sénèque ignorait manifestement.

Et que, bien souvent, pour une femme, **l'enjeu n'est pas de savoir comment ne plus gaspiller son temps en maîtrisant sa quête de plaisirs et de pouvoir, mais de comprendre comment survivre dans une société où devenir femme, c'est consacrer son temps à satisfaire des attentes et des désirs qu'on nous a demandés d'avoir.**

Dans son texte *De la brièveté de la vie*, Sénèque s'adressait à son beau-frère Paulinus et lui donnait ses recommandations pour être heureux. Pour vous résumer le propos, il lui racontait que nous ne manquons pas de temps, que la vie n'est donc pas trop courte, mais que nous gaspillons notre temps d'existence pour plusieurs raisons. D'abord parce que nous remplissons nos journées avec de multiples futilités. Et comme je vous le disais dans le second épisode de cette saison 2, les philosophes n'aiment pas les futilités. Ensuite, nous perdons notre temps par inconscience, c'est-à-dire que nous vivons comme si nous étions immortels, reportant le bonheur à demain. Par ailleurs, la course au pouvoir et à la reconnaissance sociale accapare le présent de façon indéfinie. Et enfin, l'inconstance suscite d'innombrables changements et empêche la cohérence requise pour jouir du temps présent. Bref, **la sagesse consiste à user de son temps avec discernement et cohérence, ce qui suppose d'en consacrer une bonne part à la réflexion philosophique.** Je ne fais ici que résumer très sommairement le propos de Sénèque, mais je vous invite à écouter ou réécouter l'épisode concerné et même à lire le texte de Sénèque.

Ce qu'il y a de séduisant dans cette approche, c'est que **nous pouvons nous y reconnaître, même si nous ne sommes pas Paulinus.** Parce qu'elle nous offre une manière de comprendre notre propre mal-être à sa surface, d'une façon qui le rende surmontable. Il suffit de discerner avec sagesse nos désirs, nos priorités et nos habitudes pour jouir sereinement du présent. Sous une forme bien moins élégante, ce message est omniprésent dans la littérature de développement personnel qui aime d'ailleurs faire appel à une version très simplifiée du stoïcisme. Lorsque nous avons le sentiment d'être débordé·es, c'est que nous avons mal géré nos priorités, donc que nous avons mal usé du temps dont nous disposions. Quelle que soit l'imprécision de ce discours, il nous offre quelque



chose de rassurant : il nous insuffle le plaisir de penser que nous pouvons maîtriser notre rapport au temps par une discipline adéquate.

Mais à vrai dire, après avoir longuement étudié ce discours, tant sur le plan pratique que théorique, il me convient pas. Et si je pouvais écrire à Sénèque, je lui dirai à peu près ceci.

Cher Sénèque,

Lorsque tu écrivais à ton beau-frère Paulinus, il me semble que tu lui donnais des conseils tout à fait appropriés aux privilèges de son genre, de sa couleur de peau et de la classe sociale qu'il occupait à Rome. Mais aussi étrange que la chose puisse te paraître, on a classé ta lettre parmi les grands textes de la philosophie auxquels on accorde une validité universelle. Comme si n'importe qui pouvait être Paulinus, et comme si tu adressais ta sagesse à l'humanité dans son ensemble.

Quoique ta responsabilité personnelle face à cette postérité philosophique soit limitée, permets-moi de t'exprimer quelques divergences. Je suis convaincue comme toi, que pour être un peu plus libres et heureuses / heureux, il faut en passer par une réflexion sur le temps et sur le sentiment que nous avons d'en manquer.

Mais **le manque de temps que j'ai moult fois éprouvé n'a pas avoir avec une mauvaise gestion des priorités.** Au contraire, **il est lié à la nécessité à laquelle j'ai été acculée en tant que femme, de n'accomplir que ce qui est prioritaire, dans l'ordre des normes qu'on impose aux femmes dans nos sociétés.** Pour ne pas être bannie, donc pour survivre, surtout si on cumule les motifs sociaux de discrimination, il faut cocher un certain nombre de priorités quotidiennes. Elles sont définies par un cahier des charges patriarcal transmis de génération en génération et dans toutes les sphères de nos sociétés. La journée peut ainsi se trouver remplie par une série d'actions minimales qui permettent seulement de ne pas être réprochée. Ainsi, la démultiplication des gestes visant à être le corps lisse et standardisé, la mère parfaite, la femme souriante, l'amante docile, la fille sérieuse qu'il faut être, occupe un temps considérable dont les hommes sont bien davantage épargnés. Tout ce que tu qualifies de « futile » est imposé comme une condition minimale pour qu'une femme soit, à des degrés divers, acceptable en société.



Tu me diras sans doute que les femmes n'y consacrent du temps que parce qu'elles sont en quête de reconnaissance sociale et qu'elles doivent donc contenir leur désir de reconnaissance. Mais c'est à mon avis passer à côté d'**une réalité empirique observable dès l'enfance : à moins de jouir de quelques privilèges matériels, les portes nécessaires à la survie économique restent fermées devant les femmes qui se refuseraient à accomplir un minimum les rôles attendus.**

Moi-même qui te relisais à différentes étapes de ma vie, j'avais envie de croire en tes préconisations et de les appliquer, mais ça ne marchait jamais. Pour tout ce que je voulais faire, il fallait que j'accomplisse des gestes supplémentaires qu'un homme dans la même situation n'avait pas à faire. Il fallait donc constamment compresser le temps pour satisfaire la mosaïque de facettes attendues. Et c'est ainsi qu'au fur et à mesure de la vie s'accumulent les rôles qu'une femme doit jouer sur le théâtre du monde patriarcal dans une espèce de polychronie incroyable. Pour rendre la chose cohérente et ignorer la souffrance dont elles se plaignent, on a dit que les femmes savaient de façon innée faire plusieurs choses en même temps, contrairement aux hommes. Je suis certaine que tu dois, comme moi, trouver cela tout à fait absurde !

Alors il reste ton dernier argument : si les hommes manquent de temps, c'est parce qu'ils poursuivent des plaisirs instables. Ils doivent bien plutôt s'adonner à la réflexion philosophique pour faire preuve de discernement. Là aussi, je comprends que cela puisse concerner ton beau-frère. Mais pour ma part, je peine à m'y reconnaître. J'ai fait tôt le choix de la philosophie. Et je n'en ai aucun mérite : c'est l'un des seuls privilèges sans doute que j'ai eu et qui est très rapidement apparu comme une pathologie. Une forme d'incontinence de la pensée, peu recommandable chez une femme : ça fait peur. Bref, peu m'importait, **j'ai longtemps pensé que ma vie serait remplie de cette joie intellectuelle qu'Aristote avant toi et Descartes après toi loueront eux aussi.**

Mais non. Parce que vois-tu, dans nos sociétés, une femme n'est pas censée réfléchir et elle est constamment interrompue. Dans un fonctionnement normal, c'est elle qu'on dérange pour toutes sortes de questions et sollicitations subalternes. Où qu'elle soit, on l'interrompra pour ce qui concerne la vie domestique, conjugale, familiale, les compte-rendus de réunion, les cadeaux collectifs, les événements à organiser, tout ce qu'on appelle le soin, tout ce qui fait le charme de la vie sociale et que notre tradition leur a délégué tout en le dévalorisant. Même le temps d'une marche



dans la rue, elle s'expose à être interrompue ou harcelée. Même le temps d'énoncer une phrase jusqu'au bout sans être interrompue relève du défi. Parce qu'elle est une femme.

Alors, je dois reconnaître, cher Sénèque, que **puisque l'abnégation féminine ne permet pas la jouissance du présent dont tu parles, je me suis mise en quête d'une autre forme de sagesse.** Une forme de sagesse féministe, bricolée, inachevée, qui ne peut se réclamer de la grande tradition philosophique. Cette sagesse tient compte de l'incohérence irréductible de toute démarche émancipatrice. Parce que quoi qu'on fasse, il y a toujours un reste de conformisme qui est entretenu par la peur d'être rejetée. Simone de Beauvoir soulignait cette **division de la femme libre**, à la fin du *Deuxième sexe* : **elle se libère en se réappropriant le temps de son existence pour ses désirs les plus chers, mais elle se heurte toujours à son propre conformisme et aux résistances matérielles que lui impose la société.**

Plus concrètement, se réapproprier son temps d'existence, quand on est une femme, c'est inévitablement désobéir, individuellement et collectivement. C'est **regagner une temporalité où la violence du surmenage et des exigences rigides laisse la place aux projets, à l'amour, à la création et à l'association.**

Cette sagesse n'a rien de tranquille et c'est peut-être le deuil de cette tranquillité tant fantasmée qui me paraît parfois lourd à vivre. Mais, vois-tu, le temps des femmes a depuis longtemps été assujéti à la tranquillité masculine. Et **je suis convaincue qu'au lieu d'une belle sagesse qui requiert l'exploitation des autres, se diffusera viendra une sagesse plus libératrice et solidaire, qui ne fait pas reposer le temps libre des uns sur la dépossession invisible du temps des autres.**

Je vous dis à la semaine prochaine et d'ici là, n'hésitez pas à bricoler des stratagèmes pour vous réapproprier votre temps !